

Prologue

Kyoto, Japon, 20 août 1864

Un bruit d'explosion retentit jusque dans l'enceinte du palais impérial, surplombé d'un zénith sans nuage.

Les grandes portes, qui d'ordinaire y permettaient l'accès, étaient désormais obstruées de barricades et de pièces d'artilleries en tout genre. Le brouhaha de la bataille était ponctué de clameurs bestiales ou de râles agonisants.

Au milieu du carnage, là où des hommes vêtus d'uniformes sombres tentaient de percer çà et là à coup de baïonnette, un homme portant une tenue ample et claire faisait aller et venir un sabre, tantôt pour entrechoquer sa lame avec un assaillant, tantôt pour faucher une vie, sillonnant brutalement dans la chair. L'individu, remarquable tant par son accoutrement que par ses gestuelles, esquissait des mouvements élégants, comme s'il exécutait une chorégraphie qu'il avait répétée des myriades de fois.

Chacune de ses attaques était suivie d'un cri martial. Son diaphragme poussait des rugissements tonitruants que l'on pouvait entendre entre deux balles. À ses côtés, deux guerriers, eux aussi pourvus d'une lame, ceux-là affichaient la même hargne au combat.

Hijikata Toshizo était chargé de protéger l'enceinte du palais impérial ce jour-là. Homme redoutable, réputé démoniaque même pour les siens, il était au poste de vice-commandant d'une milice à la notoriété tout aussi sulfureuse qu'on avait baptisée le Shinsen-gumi. Lui et ses hommes étaient chargés de maintenir la paix et la sécurité à Kyoto, la capitale impériale. L'accoutrement d'Hijikata et des siens ne payait pas de mine : ils portaient un plastron de bronze, une ample cape bleu azur sur laquelle on avait cousu dans le dos un grand sinogramme blanc signifiant « Sincérité ». Enfin,

ils avaient attaché à leur front une espèce de barre métallique de protection, elle-même frappée du même symbole.

Hijikata avait le visage fin, comme la plupart de ses congénères japonais. Ses yeux en amande, sombres, dardait un regard perçant, accentué par de fins sourcils froncés. C'était un homme de grande taille par rapport à la plupart de ses compagnons d'armes. L'aspect le plus notable chez ce personnage était sa longue et fine chevelure noire qu'il coiffait systématiquement en queue de cheval. Celle-ci dansait au même rythme que ses gestes létaux.

Il porta un coup vif à un malheureux qui se trouvait à proximité. L'ennemi, dans une charge hasardeuse, avait essayé de l'empaler au moyen de sa baïonnette. Les yeux dans les yeux, Hijikata clama une nouvelle fois un hurlement rauque, plantant son regard assassin dans celui de sa victime, la lame ayant pénétré sa gorge. Alerte, il la retira d'un geste sec avant de diriger son tranchant vers un autre ennemi qui tomba comme une mouche sous sa taillade meurtrière.

Il fouetta l'air de son sabre, projetant une souillure d'hémoglobine sur la terre battue, maintenant marquée d'une empreinte carmin.

« Allez ! En avant ! » grogna-t-il à ses hommes.

Indiquant la direction dans laquelle il s'apprêtait à charger, il sentit subitement son cœur se soulever, ses oreilles siffler et sa vue s'assombrir.

Un autre bruit d'explosion avait grondé depuis le palais, alors qu'un projectile d'artillerie avait explosé à plusieurs mètres devant lui. L'obus, depuis son point d'impact, avait non seulement balayé les belligérants adverses, mais avait également soulevé une vague de poussière ocre et opaque. Confus, le Japonais se concentra sur sa respiration, se frottant les yeux pour recouvrer la vue et observer autour de lui. Les cris de douleurs se faisaient de nouveau entendre alors qu'il retrouvait ses esprits. L'ennemi, désarmé, commençait déjà à battre en retraite, fuyant en désordre.

Ce coup de canon salvateur leur avait donné un sursis et cette bataille se soldait par une victoire pour Hijikata et les siens.

L'impitoyable vice-commandant affichait finalement une mine sombre et désolée. Sa folie destructrice semblait l'avoir quitté. Alerte, il se hâta vers l'un des siens, à terre, dont la jambe meurtrie avait été perforée d'une balle.

« À tous : repli. Beau travail. » se contenta-t-il de dire, sans autre forme de cérémonie.

Tous les hommes autour de lui, dont l'accoutrement exhibait une appartenance à la même faction, exprimèrent un soudain cri de joie. Même l'individu blessé se laissa gagner par cette effervescence éphémère alors qu'il se faisait hisser sur une civière par Hijikata et ses collègues. Rebroussant chemin jusqu'au palais, ils croisèrent d'autres soldats dans ces mêmes uniformes occidentaux, fusil au poing, couvrant leur retraite en essayant de faucher les derniers fuyards adverses.

Ils étaient de retour au calme. Hijikata, qui demeurait sur le qui-vive malgré le calme qui avait suivi le carnage, s'occupait déjà de soigner son soldat. Autour de lui, ses hommes commençaient à exprimer une certaine légèreté, oubliant déjà l'horreur à laquelle ils avaient pris part. Parfois, Hijikata appelait au calme en tournant la tête, dardant un regard réprobateur à ses subordonnés.

Après avoir terminé son office curatif, il se retira pour s'occuper de son sabre et en nettoyer la lame qui devait être encore salie de souillures de sang.

Pourtant, cette fois-ci, le sabre d'Hijikata avait conservé un éclat intact. Il put distinguer les traits nets de son visage couvert de suie dans le reflet métallique de son arme.

Comme s'il ne l'avait pas dégainée.

Le soleil levant

Yokohama, Japon, 13 janvier 1867

L'astre solaire fendait l'horizon d'une gerbe dorée et se reflétait sur les remous dansants de l'océan, illuminant d'un timide dégradé le ciel matinal. À l'Est, la lumière de l'aube se réverbérait sur la chaîne de montagnes brune aux cols enneigés. Les monts, fiers et triomphants, se dressaient puissamment comme s'ils voulaient transpercer les cieux.

C'était un paysage magnifique à capturer d'une manière ou d'une autre.

Pour cela, Jules Brunet s'était levé aux aurores. Il s'était installé sur le pont du navire qui l'avait conduit depuis sa mère patrie. Plongé dans son ouvrage, il esquissait des gestes d'une manière apaisée. Sur la surface blanche se précisait, sous forme d'aquarelle, un panorama qu'il ne verrait peut-être qu'une fois dans sa vie. Plus rien n'existait alentour ; seules les côtes du pays du Soleil-levant, qui dévoilaient leur beauté singulière, avaient toute son attention.

Quiconque eût pu observer Jules Brunet à cet instant aurait eu le sentiment de voir quelqu'un d'étrange. Il portait un accoutrement très élégant qui indiquait son appartenance à un corps militaire et, plus précisément, son allégeance à Napoléon III. Sa coiffe et son haut, d'un profond bleu marine, étaient tous deux recouverts de nœuds hongrois dorés, pleinement assortis à son pantalon garance. Il avait le visage quelque peu crispé par la concentration, faisant la moue sous sa moustache en guidon soigneusement taillée.

« Magnifique, n'est-ce pas ?! »

Une voix avait tonitrué derrière lui. Fermant les yeux, Il soupira, se détendit, comprenant qu'il devrait reporter l'aboutisse-

ment de son œuvre à plus tard. Charles Sulpice Jules Chanoine, de son état civil complet, avait rejoint Brunet, lui aussi captivé par la vue. À l'instar du peintre, il portait un uniforme militaire, témoin de son affectation aux armées du Second Empire.

Brunet se redressa. C'était un homme grand, plus encore que Chanoine. Il ôta son chapeau pour mieux apprécier la caresse de l'air marin dans sa chevelure brune et bouclée. Ses yeux bleus, vifs, scrutaient le panorama urbain qui se découpait en premier plan.

La traversée en mer avait été longue, quoique tranquille, et l'aperçu des côtes japonaises, récompense de ce long voyage, réchauffait le cœur des Français. D'autres hommes s'étaient massés autour des deux acolytes, certains contenant leur joie, d'autre l'exprimant sans retenue aux côtés de Chanoine.

Brunet et Chanoine faisaient partie de la première mission militaire française envoyée au Japon. Ce pays avait en effet connu des remous tout au long des deux dernières décennies. Les habitants de l'archipel, les Japonais, avaient vécu coupés du monde pendant plus de deux siècles. Avec l'ère des empires et de la colonisation, leur régent avait jugé bon de faire appel à une aide étrangère pour moderniser leur armée de samouraïs qui ne maîtrisait que des arts anciens, du combat au sabre jusqu'au tir à l'arc monté.

Chanoine avait été sélectionné pour mener cette mission. Le capitaine avait à son tour sélectionné des officiers, triés sur le volet ; parmi la dizaine d'hommes à ses côtés, Jules Brunet.

Brunet était un homme tout à fait remarquable. Officier modèle, il n'était pas passé inaperçu de ses supérieurs. Trentenaire déjà accompli, il avait inauguré sa carrière par un service militaire impeccable, figurant parmi les premiers élèves de l'École polytechnique et s'était illustré par la suite dans une expédition ultérieure au Mexique. Un homme du monde qui aimait les arts militaires aussi bien que le dessin, technique ou artistique, quand bien même personne ne prêtait attention à son aquarelle. Après tout, le réel était ce qu'il y avait de plus beau à offrir présentement.

« Vous avez vu ça, Lieutenant Brunet ? » questionna Chanoine

qui tourna la tête à l'attention de son subordonné. On n'en a pas des vues comme ça en France !

— Certes, mon capitaine. »

Brunet sourit poliment. Malgré l'effervescence qui avait gagné le pont, un semblant de fatigue se lisait sur son visage. Quoi de plus normal quand on s'était levé avant l'heure, dans l'espoir d'immortaliser le décor.

Il n'eut pas à attendre longtemps non plus. Le navire se rapprochait peu à peu de la terre ferme, les collines sauvages s'étant déjà évanouies derrière un tableau plus civilisationnel, grouillant, contemporain : Yokohama dans toute sa splendeur, en proie à une modernisation effrénée.

Un homme attendait sur le quai, esquissant des gestes en forme de demi-cercle comme pour saluer l'équipage sur le bateau. Il avait un âge plus avancé, celui-là : il avait le poil grisonnant. Il n'en demeurerait pas moins élégant et sa tenue, à lui aussi, laissait comprendre qu'il travaillait dans les affaires publiques. Il était grand, imposant, avait un peu d'embonpoint aussi. Sans nul doute passait-il le plus clair de son temps derrière un bureau à traiter les affaires administratives les plus compliquées.

Léon Roches était en effet l'ambassadeur en titre de France au Japon. C'était lui qui s'était occupé de faire la médiation entre les deux pays, de sorte qu'aujourd'hui Chanoine et ses hommes pussent fouler le sol japonais. Il attendait, seul, avec un grand sourire, bientôt rejoint par les militaires qu'il salua chaleureusement. Il porta une attention particulière sur l'un d'entre eux.

« J'ai beaucoup entendu parler de vous, Lieutenant Brunet. Il faut dire que votre capitaine ne tarit point d'éloges à votre sujet !

— Merci, Monsieur l'Ambassadeur. »

Le jeune officier répondit par un sourire affable. Il semblait rasséréné à l'idée d'être accueilli par un vieux de la vieille alors qu'il arrivait à bon port.

L'équipe fit un détour à bord d'un autre navire français, recevant un accueil non moins chaleureux, plus que bienvenu, faute d'hospitalité, le vent hivernal mordant le visage des hommes sur le

pont. Tous ne se firent pas presser pour rebrousser chemin, guidés par Léon Roches.

La progression au sein de Yokohama fut dépaysante. Le décor alternait entre un charme traditionnel et un semblant de renouveau industriel. Des hommes d'affaires en redingote croisaient des autochtones emmitouflés dans des vêtements qui semblaient à peine leur faire tenir chaud. Le cortège semblait attirer l'attention, aussi on pouvait apercevoir certains commerçants se stopper net dans leur course. D'autres autochtones, sédentaires, émergeaient de leurs bâtiments aux façades boisées et aux portes coulissantes serties de parois en papier de riz. On s'était habitué depuis plus de dix ans aux étrangers, mais davantage aux gens du commerce et des affaires. Accueillir des hommes d'arme était peu commun ; une première pour certains.

Brunet dévia le regard alors que deux locaux, qui portaient le sabre à la ceinture, passaient près de lui. Il reporta son attention sur son capitaine qui marchait à ses côtés.

« Je n'aime guère cette sensation d'être un envahisseur de plus, confia-t-il à Chanoine. Je me demande quel accueil nous réserveront nos futurs élèves.

— La légation n'est pas loin, de répondre Chanoine, souriant. Ne vous faites pas de souci, Lieutenant Brunet. C'est toujours un choc que de changer aussi brusquement d'environnement. Nous sommes là pour servir les intérêts de la France, pas pour du tourisme de courtoisie. »

Ils arrivèrent devant la légation, imposante, pareille à une forteresse étrangère dont le grand portail noirâtre était serti de piques plaquées or. Les deux gardes adressèrent un salut militaire et, à la vue de Roches, s'empressèrent de céder le passage aux militaires qui ne se firent pas prier pour pénétrer dans la cour intérieure.

C'était un bâtiment diplomatique commun. Néanmoins, à son entrée dans le hall, Brunet se laissa surprendre par le caractère architectural des lieux. Le plafond était haut, décoré de plusieurs lustres. Le sol marbré était foulé par multitude de diplomates et secrétaires qui allaient et venaient. Les militaires attendaient der-

rière Roches, jetant des regards aux alentours, tandis que le vieil homme saluait déjà un autre individu à la dégaine occidentale mais aux traits asiatiques.

« Monsieur Otori ! s'exclama Roches. La mission militaire française est enfin arrivée... »

Otori était un homme tout à fait remarquable. Il ne ressemblait en rien aux peu de Japonais que Brunet avait pu croiser au dehors. L'hôte portait une redingote et des habits modernes, occidentaux, comme s'il voulait montrer une certaine noblesse ou une appartenance à une caste supérieure. Il avait le poil noir, bien entretenu et son visage ample était coiffé de rouflaquettes. Ses yeux en amandes lui offrait un regard presque perçant.

Le visage d'Otori esquissa un sourire franc. Il ouvrit grand les bras.

« Messieurs, je vous souhaite la bienvenue ! s'exprima-t-il dans un accent marqué qui prêta à sourire. Je m'appelle Kéïssuké Otori. C'est moi qui suis en charge de votre installation à Otamura, où nous recevrons votre éducation militaire. »

Chanoine s'avança, non moins amusé. Il tendit une main en guise de salut qu'Otori empoigna, la secouant énergiquement, quelque peu penché en avant, en signe de respect. Un rire parcourut les officiers ; c'était la première fois qu'ils voyaient un Japonais aussi enthousiaste et qu'Otori avait affaire à des militaires Français.

« Capitaine Charles Chanoine, dit l'intéressé. Ravi de faire votre connaissance ! Comment avez-vous appris le français, Monsieur Otori ?

— Au collège de Yokohama, mon capitaine. Nous avons tous hâte de vous rencontrer, de faire connaissance et de travailler ensemble. Acceptez mes amitiés ! »

Les rires continuèrent et Otori serra les mains des officiers dans l'effervescence générale.

Les Français furent guidés au réfectoire. En rang, ils comblèrent leur plateau de mets locaux et étranges qui suscitaient tant l'étonnement que l'émerveillement, du riz vinaigré au bouillon de

soja. Brunet s'était retrouvé attablé en face d'Otori et à côté de Chanoine. Roches, quant à lui, s'était soustrait pour retourner à des affaires plus pressantes.

Les hommes commencèrent à déjeuner dans un silence religieux, avant de se laisser gagner par le brouhaha ambiant de l'immense salle.

Otori, quant à lui, jetait des regards curieux à l'attention de ses deux comparses, le regard rieur. Il semblait sur la retenue.

« Pardonnez-moi, messieurs, dit-il finalement. C'est la première fois que j'ai affaire à des soldats de l'Empire français. Il faut dire que lorsque Monsieur Roches me parlait de vous, c'était en termes très élogieux.

— Votre français est excellent, fit remarquer Brunet. J'ai oui dire que nos langues étaient plutôt différentes. Cela n'a pas dû être facile pour vous de l'apprendre.

— Merci, mais n'exagérons rien ! Je fais de mon mieux. Vous rencontrerez les autres élèves officiers, tous comprennent et parlent le français. »

Chanoine plissa le front de surprise.

« Tant mieux, répondit-il. Ça m'évitera d'apprendre le japonais. Je gage que le lieutenant Brunet s'y mettra, connaissant le gaillard. »

Otori et Brunet rirent à leur tour. La glace commençait à se briser. Le Japonais poursuivit.

« J'espère que vous aurez un jour le privilège de rencontrer son excellence Yoshinobu Tokugawa. Nous l'appelons également le Taïcoun. Il est notre régent et le chef du pays. On dit qu'il se fascine de culture étrangère ; un véritable francophile, ce qui n'est pas sans déplaire aux autres... Enfin, vous connaissez la situation ici, n'est-ce pas ? »

Brunet s'éclaircit la voix.

— Les seigneuries du Sud, regroupés en clans, inquiètent de par leur rébellion vis-à-vis du Taïcoun, si j'ai bien compris.

— C'est exact. Ils ont tenté d'enlever le Mikado à Kyoto il y a bien trois ans de cela. On raconte qu'ils se fournissent auprès de

l'Empire britannique.

— Le Mikado ? demanda Brunet.

— C'est le nom que nous donnons à notre empereur. Il s'agit plus précisément de l'empereur Komeï.

— L'Empire britannique, intervint Chanoine, entretient une rivalité certaine avec l'Empire français. Notre présence est tout indiquée. »

Les trois hôtes observèrent un bref silence. Otori poursuivit.

« Lorsque les Américains ont débarqué sur nos côtes il y a quinze ans, nous n'avions d'autre choix que de leur laisser s'installer chez nous. Nous n'avions aucune chance face à leurs vaisseaux, avec nos sabres et nos arcs. Cela a été perçu comme un geste de lâcheté et un aveu de faiblesse du Taïcoun aux yeux des clans du Sud. Ils ont donc nourri un sentiment de xénophobie contre les étrangers et de défiance face au seigneur Tokugawa. Ils souhaitent que le Mikado reprenne le pouvoir sur l'archipel du Japon.

— Le Mikado qui ne possède qu'une autorité religieuse, c'est bien cela ? questionna Brunet.

— C'est exact. Le Taïcoun possède tous les pouvoirs, il est le chef militaire suprême du pays, tandis que le Mikado est le descendant direct de la déesse du Soleil, Amatérasu. Nous aimons tous le Mikado et ferons tous pour le protéger, mais c'est au Taïcoun que revient les décisions politiques et la conduite du pays.

— Il n'y a pas de raison qu'une guerre civile éclate si le Taïcoun regagne en influence et tient en respect les clans du Sud, n'est-ce pas ? questionna à son tour Chanoine.

— Je l'espère, » répondit Otori en haussant les épaules.

Ils s'interrompirent. Chanoine semblait se battre avec ses deux baguettes de bois, luttant pour immobiliser un morceau de poisson. Otori exhiba plusieurs gestes didactiques pour aider le capitaine à pouvoir se sustenter, sous le regard amusé de Brunet. Ce dernier semblait d'ailleurs à l'aise tant avec la situation qu'avec les us et coutumes locaux.

« Je ne veux pas vous embêter avec toutes ces histoires, poursuivit le Japonais. J'imagine que Monsieur Roches s'occupe de

ces affaires-là, alors que votre mission est de nous aider à nous organiser sur le plan militaire. Je finirai juste par vous dire une chose : les clans du Sud qui continuent de clamer que les étrangers doivent déguerpir pour laisser le pouvoir suprême au Mikado sont les mêmes qui se servent du génie militaire britannique pour appuyer leurs menaces. Quelle hypocrisie... »

Les deux Français se turent, acquiesçant simplement d'un geste de tête les dires d'Otori.

Après un bon repas d'introduction, Otori conduisit Chanoine et ses hommes dans une auberge traditionnelle qu'il avait fait privatiser pour l'occasion. Le bâtiment ne payait pas de mine mais exhibait des charmes de vie locale auxquels pas un seul des officiers ne restait indifférent. On installa Brunet dans une chambre personnelle à l'étage, au même titre que son capitaine et ses collègues, où il put s'affairer de nouveau au dessin, retranché dans son intimité créatrice, entendant de temps à autre des dialogues à travers les toisons de riz, mais sans s'en offusquer. Il put achever son croquis du panorama qu'il avait commencé à bord, au beau matin.

Il s'était confortablement installé sur des espèces de matelas de paille. À portée, il pouvait faire coulisser les portes en bois et apercevoir encore la vie grouillante en contre-bas dans la ruelle. Mais le sommeil ne tarda pas à gagner l'officier. Il referma d'un geste élégant la paroi, installa son matelas à terre et troqua son uniforme pour une tenue plus décontractée. S'emmitouflant sous une couverture épaisse, observant le crépuscule qui plongeait Yokohama dans des teintes sombres, il sentit un sommeil assoupissant qui le soustrayait, doucement, à la réalité. Il s'endormit paisiblement.

Demain était un autre jour.